

Article

« Lectures antiques de la carte »

Christian Jacob

Études françaises, vol. 21, n° 2, 1985, p. 21-46.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036857ar>

DOI: 10.7202/036857ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Lectures antiques de la carte

CHRISTIAN JACOB

Pour Jean-Loup RIVIÈRE,
à l'origine du cheminement.

1. POUR UNE ARCHÉOLOGIE DE LA CARTE EN GRÈCE ANCIENNE

L'historien de la cartographie antique ne doit pas se limiter aux aspects techniques et matériels de la construction de la carte, encore moins à la critique de l'exactitude ou de la qualité référentielle de ces documents. Ces étapes de la recherche sont certes incontournables¹, mais doivent introduire à une réflexion plus fondamentale sur les mécanismes intellectuels et psychologiques mis en œuvre dans le projet de représenter la terre comme dans l'activité de celui qui déchiffre cette représentation. L'étude de ces mécanismes n'est pas du seul ressort de la psychologie expérimentale² et ne peut faire l'économie des déterminismes sociaux, culturels et historiques affectant toutes les formes d'activité

1. Pour nous limiter à trois ouvrages essentiels, voit H. BERGER, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig, 1903 (reprint, Berlin, 1966); W.S. HEIDEL, *The Frame of the Ancient Greek Maps*, New York, 1937 (reprint, New York, 1976); G. AUJAC, *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966.

2. Cette approche est bien illustrée par des revues comme *The Canadian Cartographer* et *The American Cartographer*. Dans la bibliographie considérable sur ce sujet, nous retiendrons B.S. BARTZ, *Map Design for children*, Chicago, 1965; P. GOULD et P. WHITE, *Mental Maps*, Baltimore, 1974; J.E. OLIVER, *What we find when we look at Maps*, New York, 1970. Sur la construction progressive de la représentation de l'espace, voir le livre classique de J. PIAGET et B. INHELDER, *la Représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, 1948 (4^e éd., 1981).

humaine, matérielle ou mentale³. Ce postulat implique une orientation particulière de la recherche, plus attentive à déceler des particularismes, des variantes et des différences que des constantes transhistoriques, définissant une hypothétique permanence de l'esprit humain.

L'histoire de la cartographie ne peut que s'enrichir dans cette perspective méthodologique. En premier lieu, parce que la carte, aujourd'hui, n'est plus un objet qui nous étonne. Nous savons l'utiliser de manière efficace dans des situations quotidiennes (se repérer, tracer un itinéraire) ou comme un dispositif visuel offrant un certain nombre d'informations (localisations, distribution d'unités ou de densités, répartition spatiale selon des critères quantitatifs ou qualitatifs⁴). Les photos par satellite, les moyens modernes de reproduction des cartes nous familiarisent avec les formes de la terre, des continents, des pays, sans que nous nous posions de questions sur la validité de cette représentation. Partir de cette familiarité et de cette évidence des cartes modernes pour étudier les cartes antiques, c'est exposer la recherche entière à une illusion rétrospective. La première évidence dont il faut se défier, c'est qu'une carte est une carte. Sous ce terme générique, on peut en effet regrouper des objets très différents, non seulement par les variations d'échelle, mais par les procédés mêmes de représentation (du schéma géométrique à la peinture figurative, avec tous les degrés intermédiaires où le dessin se mêle à l'écriture) et de fabrication (projection sur un support plat, entrecroisement de baguettes de bois pour figurer un archipel, etc.⁵). Une carte n'aura pas la même fonction selon qu'elle est reproduite en un grand nombre d'exemplaires ou qu'elle est un prototype unique, qu'elle figure dans un livre ou qu'elle est un document isolé, qu'elle est immobile (stèle, gravure rupestre, tableau ou tapisserie) ou mobile, destinée à un roi ou à un marchand, etc.

Nous devons nous défaire d'une seconde illusion : l'autonomie de l'objet cartographique. Une carte n'est pas indépendante du contexte culturel qui l'a produite, mais lui est étroitement rattachée. Son existence présuppose en effet une théorie de la représentation et de l'image, un contexte scientifique qui définira ses fondements épistémologiques (la vérité de la carte, sa ressemblance à

3. Nous nous situons dans la perspective de la psychologie historique ouverte par le travail d'I. MEYERSON, *les Fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, 1948.

4. Autant d'opérations intellectuelles étudiées par J. BERTIN, *Sémiologie graphique*, Paris, 1967.

5. Voir le livre *Cartes et Figures de la Terre*, Paris, Centre G. Pompidou, 1980, en particulier p. 61-63, 120-122 et 231-234.

l'objet qu'elle figure, etc), un ensemble de moyens techniques, de procédures de raisonnement, de figures de rhétorique nécessaires à sa constitution. Il en résulte que lire ou dessiner une carte, en Chine, en Mélanésie, à l'I G N ou en Mésopotamie, peut recouvrir des opérations très différentes, non réductibles à un modèle commun et transculturel. L'enquête devra donc restituer la production cartographique d'une époque et d'un pays donnés dans l'ensemble de la culture considérée, rechercher les traits différentiels, la pertinence historique, plutôt que la permanence des identités.

Quelle peut être, dans cette perspective globale, la place d'un historien de l'Antiquité? Il semble bien défavorisé par rapport à ses collègues spécialistes du Moyen-Âge, de la Renaissance ou de l'époque moderne : des cartes grecques et romaines, en effet, tout a disparu, ou à peu près⁶. Mais cette donnée de fait ne doit pas dissimuler l'importance stratégique de l'Antiquité dans toute l'histoire de la cartographie. L'Antiquité, tout d'abord, est origine. Si l'on excepte les premiers schémas sur les tablettes babyloniennes⁷, la carte naît en Grèce, plus précisément en Asie mineure, au VI^e siècle av. J.-C. Elle est une invention parmi d'autres, en cette période de profondes mutations qui voit surgir le modèle politique de la cité, la philosophie, une première forme de science physique et cosmologique⁸. L'étrange objet créé par Anaximandre le Milésien va suivre le rythme de l'histoire grecque, bénéficier des apports de son expansion territoriale (la colonisation, les voyageurs, les conquêtes d'Alexandre) comme de son développement intellectuel (progrès de l'astronomie, de la géométrie, etc.). C'est à l'époque hellénistique que se situe l'apogée de la cartographie grecque, avec l'exigence d'une rigueur nouvelle, les méthodes de repérages fondées sur les mesures astronomiques ou la lecture des itinéraires, la géométrisation grandissante du dessin. Des savants comme Dicéarque, Ératosthène,

6 Le projet de reconstruire l'atlas des anciens est au centre du livre de K. MILLER, *Mappaemundi Die ältesten Weltkarten*, t. VI *Rekonstruierte Karten*, Stuttgart, 1898. Les résultats et la méthode peuvent être discutés. Sur la tradition des itinéraires romains qui aboutit à la Table de Peutinger, voir A. et M. LEVI, *Itineraris picta. Contributo allo studio della tabula peutingiana*, Roma, 1967.

7 Voir B. MEISSNER, «Babylonische, und griechische Landkarten», *Klio*, XIX, 1925, p. 97-100, W. H. STAHL, «By their maps, you shall know them», *Archaeology*, 1955, p. 146-155, avec la reproduction d'une «mappemonde» babylonienne.

8 Ce contexte a été analysé par J. P. VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, 1965 (nombreuses rééd.) et par P. LEVEQUE et P. VIDAL-NAQUET, *Clisthène l'Athénien. Essai sur la représentation de l'espace et du temps dans la pensée politique grecque de la fin du VI^e siècle à la mort de Platon*, Paris, 1973 (rééd.), Paris, 1984.

Hipparque, Marin de Tyr et Ptolémée, du IV^e siècle av. au II^e siècle apr. J.-C., sont les fondateurs de la cartographie moderne. Il suffit de penser au rôle de Ptolémée durant la Renaissance... Origine, l'Antiquité est aussi un champ d'observation paradoxalement privilégié.

Si les cartes ont disparu, nous conservons une bibliothèque importante, œuvres de géographes et cartographes, textes qui, pour une raison ou une autre, mettent en scène la carte, son auteur, son lecteur. Il est dès lors possible d'appliquer à la cartographie cette réflexion fondamentale que nous définissons initialement. En lisant ces textes, nous pouvons en effet découvrir ce que les Grecs eux-mêmes ont dit au sujet des cartes de la terre. Ces discours glosent la carte et nous la décrivent, retracent les étapes de sa fabrication, évoquent sa circulation, son efficacité, les modalités parfois laborieuses de sa réception. Les traités spécialisés, comme ceux de Strabon et de Ptolémée, permettent d'entrer dans l'atelier du cartographe, de partager son point de vue réflexif sur sa propre pratique. Les textes qui évoquent les cartes à travers des anecdotes ou des récits historiques nous apprennent comment l'on consultait ces documents, les modalités rhétoriques de la recherche d'un lieu sur le dessin, le rôle mnémotechnique ou persuasif de cet objet.

Nous voudrions esquisser le projet d'une archéologie des cartes grecques, non pas dans leur matérialité désormais inaccessible mais dans leur dimension imaginaire. Leur plasticité même offre un support toujours renouvelé aux discours humains, génère rêveries et desseins ambitieux. En choisissant de privilégier le témoignage d'auteurs étrangers à la technique cartographique, notre projet est de partager l'étonnement des Grecs devant cet objet paradoxal, énigmatique et fascinant.

2. LE PREMIER CARTOGRAPHE

Anaximandre le Miletien, disciple de Thalès, le premier eut l'audace de dessiner la terre habitée sur une tablette

AGATHEMERF, *Notions sommaires de géographie* 1

Le traité de *Géographie* d'Ératosthène de Cyrène, au IV^e siècle av. J.-C., marque une étape décisive dans l'histoire de la cartographie antique⁹. Il définit une nouvelle méthode de travail, fondée

⁹ Les fragments d'Ératosthène ont été édités par H. BERGER, *Die Geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig, 1880. Les dernières études d'ensemble de cette œuvre sont celles d'A. THALAMAS, *Étude bibliographique de la géographie d'Ératosthène*, Versailles, 1921, et la *Géographie d'Ératosthène*, Versailles, 1921.

sur l'exploitation critique de la documentation disponible et en particulier sur la «rectification» des cartes préexistantes. Désormais, la cartographie se définit comme une tradition et tout nouveau projet se bâtit sur l'œuvre d'un prédécesseur, critiquée, corrigée et dépassée¹⁰. La production d'une carte *ex nihilo*, indépendamment de la tradition qui fournit modèles et matériaux est devenue impensable. Cette méthode critique invitait à retracer l'histoire de la cartographie et à remonter aux origines, c'est-à-dire à la figure prestigieuse d'un inventeur, l'homme qui le premier a dessiné la terre. Cette généalogie, établie par Ératosthène, est perpétuée par la tradition ultérieure : nous avons choisi la version qu'en donne Agathémère, compilateur du I^{er} ou du II^e siècle de notre ère¹¹, en ne retenant que le premier nom de la liste.

Anaximandre de Milet est l'ancêtre fondateur. Pour les Grecs qui écrivent l'histoire de la cartographie, cet objet est une invention, au même titre que le travail des métaux ou l'agriculture¹². Loin d'être un dieu ou un héros, l'inventeur est un homme, un philosophe et «naturaliste», au sens grec de celui qui étudie la *physis*. Du contexte intellectuel qui explique ce geste inaugural, Agathémère ne nous dit rien¹³. Il s'est contenté de figer cet acte dans une formule lapidaire dont tous les mots sont lourds de sens.

Il y a audace précisément parce que nul autre avant Anaximandre n'avait songé à représenter la terre habitée sur une tablette. Il y a audace, encore, du fait que le premier cartographe n'avait pas de prédécesseur, ne pouvait donc fonder sa carte sur un schéma antérieur, comme tous le feront après lui. Projet plein de démesure, enfin, car Anaximandre dessine la carte non de sa cité ou d'une région limitée, mais de l'oekoumène dans sa totalité. L'invention est la transgression d'une limite, d'un interdit. Elle est un acte prométhéen, où l'homme franchit les limites du possible et du pensable, s'octroie sur le monde le point de vue des dieux et des oiseaux, maîtres du ciel. En créant cette image de la terre, le premier cartographe rend visible et pensable en un schéma synoptique ce qui, auparavant, n'était qu'objet de rumeurs, insaisissable,

10 Voir C. JACOB, «Carte Greche», *Geografia e geografi nel mondo antico*, F. PRONTERA (édit.), Bari, 1984, p. 53-60.

11 Voir A. DILLER, «Agathemerus, Sketch of Geography», *GRBS*, XVI, 1975, p. 59-76.

12 Sur cette tradition, voir A. KLEINGUENTHER, *Prôtos heuretós Untersuchungen zur geschichte einer Fragestellung*, *Philologus*, Suppl. B 26/1, 1933.

13 La personnalité et l'œuvre d'Anaximandre sont étudiées par C. H. KAHN, *Anaximander and the origins of Greek cosmology*, New York, 1960.

dissous dans des litanies de toponymes. Avec la carte, la terre se prête à une maîtrise intellectuelle, voire à une véritable manipulation. Car une tablette peut circuler, être recopiée et multipliée ou emportée en voyage. L'acte est magique. Il y a une telle disproportion entre l'immensité de l'espace représenté et la nature du support! Ce processus de réduction, de condensation de la terre présuppose en outre un effort surhumain de conceptualisation. Avant de représenter l'oekoumène, il faut parvenir à penser cet objet abstrait, à se le figurer non plus comme un mot, mais comme une réalité visuelle, un assemblage de formes proportionnées.

Dans sa brièveté et son imprécision, le texte d'Agathémère suggère à la fois l'essence et la magie de la carte. La juxtaposition, dans la même phrase, de l'oekoumène et de la tablette, fait ressortir le pouvoir sans limites du geste graphique qui miniaturise, délimite, organise l'image. Le terme d'image, d'ailleurs, n'apparaît pas¹⁴, comme si le propre d'une carte était de renvoyer directement à l'espace qu'elle représente. L'ambiguïté du verbe grec *graphein* ne permet pas de déterminer la part respective de l'écriture, du dessin, de la peinture. La cartographie est l'un de ces nouveaux objets intellectuels rendus pensables par la diffusion de l'écriture alphabétique. La «tablette» est cet espace abstrait où l'on inscrit des listes, des généalogies, des catalogues, véritable «mémoire artificielle» qui, par l'inscription offerte au regard, rend l'information immédiatement disponible : les noms de la généalogie peuvent se transformer en récit d'histoire, les lieux de la carte en récit de voyage.

3. RIRES DE CARTOGRAPHES

Je ris quand je vois que beaucoup ont déjà dessiné des circuits de la terre sans qu'aucun en ait donné un commentaire raisonnable : ils dessinent l'Océan entourant de son cours la terre qui serait toute ronde, comme tracée au compas, et ils font l'Asie égale à l'Europe.

HÉRODOTE, *Histoires*, IV. 36

Voilà pourquoi ils dessinent à présent de manière ridicule les cartes de la terre : ils dessinent en effet l'oekoumène parfaitement rond, ce qui est impossible aussi bien d'après les faits sensibles que d'après le raisonnement.

ARISTOTE, *Météorologiques*, II, 5, 362b, 12s

14. Ce n'est qu'avec Strabon, témoin de la cartographie alexandrine, et surtout avec Claude Ptolémée, que va s'ébaucher une théorie de l'image et de la *mimésis* cartographique. Voir C. JACOB, «La mimésis géographique en Grèce antique», dans *Espace et représentation*, A. RÉNIER (édit.), Paris, 1982, p. 53-80.

En éclatant de rire à la vue des cartes de la terre, Hérodote est le premier auteur grec à mentionner ce nouvel objet. Nous avons perdu, il est vrai, l'œuvre d'Anaximandre qui expliquait peut-être le sens de son entreprise, et celle de son successeur, Hécatee, citoyen de Milet lui aussi, généalogiste et géographe, sans doute correcteur de la carte de son maître¹⁵.

Les cartes dont se moque Hérodote sont circulaires, bordées par l'Océan. Deux continents se font face, de part et d'autre de la Méditerranée, et l'Asie englobe la Libye (le continent africain). Au centre du cercle, sans doute, la Grèce et Delphes qui, parmi ses thèmes de propagande, se vante d'être le nombril de la terre. Les cartes incriminées sont anonymes. Ou, si elles sont signées, Hérodote passe volontairement sous silence les noms des auteurs. On a tiré argument de ce silence pour supposer qu'Hérodote se moque de son prédécesseur, Hécatee. Mais cette thèse, généralement admise, ne rend pas compte d'un détail du texte d'Hérodote : il ne vise pas un cartographe particulier, mais la foule indistincte de ceux qui tracent les «circuits de la terre». Il nous renseigne indirectement sur la diffusion des cartes, sur leur fabrication en série, peut-être à partir de prototypes et dans de véritables ateliers de copistes. Un autre détail nous paraît pertinent : l'association de la carte et du commentaire, le second justifiant et expliquant la première. Hérodote critique un dessin fautif, mais aussi l'absence d'une théorie, d'une argumentation qui motiveraient ce choix de représentation.

Ce rire à la première personne se manifeste dans cette seule occasion et ne réapparaît pas dans l'ensemble des *Histoires* d'Hérodote. Il nous faut en comprendre les raisons. La carte ne provoque pas une critique scientifique ou rationnelle, un jugement défavorable ou sceptique, mais un éclat de rire qui suffit à déconsidérer les auteurs anonymes, à ôter toute crédibilité, tout sérieux à leurs dessins. Cette hilarité confère à l'historien une position particulière, juge unique disposant implicitement des critères qui dénoncent le caractère déraisonnable de ces cartes.

Ce qui saute aux yeux d'Hérodote, c'est l'aspect artificiel de ces documents, comme s'ils ne renvoyaient plus directement à l'espace représenté, mais laissaient voir constamment qu'ils sont fabriqués, produits par une *techné*. La carte sent trop le compas. La

15. Nous admettons cette possibilité, qui a suscité nombre de débats parmi les historiens modernes. Voir F. JACOBY, «Hekataios», *R.E.*, col. 2667-2750; G. NENCI, *Hecataei Milesii Fragmenta*, Florence, 1954; C. VAN PAASSEN, *The Classical Tradition of Geography*, Utrecht-Groningen, 1958, p. 368, n. 31.

symétrie de l'Asie et de l'Europe est le fruit d'un *poiein*, d'une activité artisanale. Dessiner une carte, c'est finalement agir sur l'espace réel. Tout dénonce l'arbitraire de ce tracé, qui ne représente pas l'oekoumène, mais l'imagine.

La critique porte sur un excès de symétrie. La circularité de la terre est trop belle pour être vraie. La symétrie des deux continents manque de crédibilité. Hérodote reproche aux cartographes de suppléer par leur dessin les lacunes de la connaissance : comment peuvent-ils limiter l'Europe par l'Océan, alors que personne ne connaît les confins du continent, ni au nord ni au levant¹⁶? L'historien dénonce les fondements conjecturaux de la carte. Certes critique peut sembler paradoxale car, en d'autres passages de son œuvre, Hérodote assume de telles représentations *a priori*¹⁷. Notre auteur ne corrige pas véritablement ces cartes fautives. Ses digressions de géographie générale montrent une certaine indécision. Hérodote est-il partisan d'une division bipartite ou tripartite de l'oekoumène¹⁸? Il est sans doute conscient des insuffisances de chacune de ces théories, de la nature conventionnelle plus que véritablement scientifique de la division de la terre¹⁹.

Dès son émergence, la carte est ainsi un objet ambigu. Certes, elle permet à Hérodote de parler de l'ensemble du monde habité, de décrire l'assemblage des territoires et d'énumérer les peuples, de repérer alignements et symétries. Mais en suscitant ces nouveaux savoirs, la carte fournit des arguments pour sa propre critique. Tout en l'utilisant, Hérodote a conscience de la part de fiction et d'artifice qu'elle renferme. Le dessin de la terre prête à discussion et invite celui qui le consulte au scepticisme. La carte appelle d'abord le rire, puis la rectification²⁰. Hécatee de Milet jugeait ridicules les récits des Grecs²¹. L'écriture du généalogiste était un instrument critique permettant la confrontation, la réfutation des informations. Il en est de même lorsque Hérodote manipule

16. Hérodote, IV. 45.

17. Voir par exemple la schématisation de l'Asie centrale (Hérodote, IV. 37), la symétrie nord/sud qui permet d'inventer les sources du Nil (Hérodote, II. 33-34). Sur la géographie d'Hérodote, voir le travail ancien, mais toujours suggestif de J. MYRES, «An attempt to reconstruct the maps used by Herodotus», *Geographical Journal*, VI, décembre 1896, p. 606-631.

18. Bonne discussion de ces ambiguïtés dans C. VAN PAASSEN, *op. cit.*, p. 96 et p. 377, n. 36.

19. Hérodote, IV. 45.

20. «Un cartographe ne pourrait-il en croiser un autre sans rire?» se demande M. DÉTIENNE, *l'Invention de la mythologie*, Paris, 1981, p. 152.

21. *FGrH*, I, F.1 a. Texte commenté par M. DÉTIENNE, *op. cit.*, p. 138-139.

une série de cartes géographiques. Elles le font rire car la cohésion synoptique de l'image révèle immédiatement un défaut structurel, car la série des cartes fautives montre que leurs auteurs se recopient les uns les autres sans réfléchir.

Au IV^e siècle av. J.-C., les cartes rondes font toujours rire. On les rencontre dans un chapitre des *Météorologiques* d'Aristote consacré aux vents du sud et du nord. On sait désormais que la terre est sphérique et que l'oekoumène n'en occupe qu'une partie limitée. On admet l'existence possible d'autres régions habitées sur la sphère. De part et d'autre de l'équateur, les zones habitables sont délimitées par le cercle polaire et le cercle du tropique. Malgré les progrès de la cosmologie, les cartes de la terre ne semblent pas avoir subi de changements notables depuis Hérodote. Les documents évoqués par Aristote ne sont pas présentés comme des antiquités, mais comme des productions contemporaines. Parmi celles-ci, cependant, figurait la carte d'Eudoxe de Cnide, où la terre habitée n'était plus représentée sous la forme d'un disque, mais sous celle d'un rectangle, dont la longueur serait le double de la largeur²². Nous découvrons ainsi l'une des caractéristiques de la cartographie grecque : la survivance de représentations désuètes, alors même que les dernières découvertes scientifiques permettaient de tracer des cartes plus exactes²³.

Si Hérodote et Aristote partagent le même amusement devant des cartes incongrues, les fondements de la critique sont désormais exprimés dans un langage nouveau. Aristote en effet s'appuie sur des données chiffrées :

la ligne qui va des Colonnes d'Héraklès à l'Inde est plus longue dans le rapport de 5 à 3 que celle qui s'étend de l'Éthiopie au Lac Méotide (= la mer d'Azov) et aux régions extrêmes de la Scythie, si l'on fait le compte des voyages tant maritimes ou terrestres, dans la mesure où les distances qu'on indique peuvent être considérées comme exactes.

La carte permet de mesurer la terre dans son ensemble, par addition des données livrées par les itinéraires. Elle est régie par un rapport mathématique précis que l'on peut abstraire de calculs empiriques. Ces calculs sont purement mathématiques et l'astronomie n'intervient pas dans la détermination des latitudes,

22 Agathémère, *Notions sommaires de géographie*, I 2 Les fragments d'Eudoxe sont édités par F. LASSERRE, Berlin, 1966

23 L'originalité d'Ératosthène de Cyrène, au III^e siècle av. J.-C., est d'avoir décidé de réviser scientifiquement ces «anciennes cartes» et de les remplacer par des représentations plus exactes, incorporant des informations modernes» Voir Strabon, *Géographie*, II 1 2

comme ce sera le cas, au III^e siècle, avec Ératosthène et Hipparque.

D'Hérodote à Aristote, un schéma cartographique se maintient, mais la formulation de la critique a subi l'impact des progrès de la rationalité. Le rire a aussi changé de sens : Aristote rit d'une carte fautive tandis qu'Hérodote riait d'une carte trop belle pour être vraie²⁴.

4. LA CARTE ET LA GUERRE

Aristagoras, tyran de Milet, arriva donc à Sparte du temps que Cléomène y avait le pouvoir Il vint s'entretenir avec lui, à ce que disent les Lacédémoniens, portant une tablette de bronze où étaient gravés le circuit de la terre entière, toute la mer et tous les fleuves (Les Barbares Perses menacent les Grecs en Ionie Les Spartiates, par une intervention militaire, seraient les champions de la liberté et pourraient s'emparer de richesses substantielles) Leurs pays se touchent, comme je vais te l'expliquer Aux Ioniens que voici touchent les Lydiens, que voilà, qui occupent un territoire fertile et possèdent beaucoup d'argent (il montrait ce dont il parlait sur le circuit de la terre gravé sur la tablette) Aux Lydiens, poursuivait Aristagoras, touchent ici les Phrygiens orientaux, les plus riches des hommes que je connaisse en troupeaux et en fruits Aux Phrygiens, touchent les Cappadociens, que nous nommons Syriens Aux Cappadociens confinent les Ciliciens qui vont jusqu'à cette mer où se trouve, ici, l'île de Chypre, ils paient au Grand Roi cinq cent talents de tribut annuel Aux Ciliciens touchent, ici, les Arméniens, eux aussi riches en troupeaux Aux Arméniens, les Matiènes, qui habitent cette contrée Le pays qui touche ici au leur est la Kissie, et c'est là qu'au bord de ce fleuve-ci, le Choaspès, se trouve cette fameuse Suse, où le Grand Roi fait sa résidence et où sont les dépôts de tous ses trésors []

Après qu'Aristagoras eut ainsi parlé, Cléomène répliqua en ces termes «Étranger de Milet, je remets à trois jours de te répondre» [] Quand fut venu le jour où la réponse devait être donnée, et qu'il se furent trouvés à l'endroit convenu, Cléomène demanda à

24 Les cartes rondes sont encore critiquées, mais sérieusement, par Géminos de Rhodes, auteur au I^{er} siècle av J -C , d'une *Introduction aux Phénomènes*, XVI 3

Aristagoras combien il y avait de jours de marche de la mer d'Ionie à la demeure du Roi Aristagoras, qui jusqu'alors était adroit et s'y prenait bien pour tromper son interlocuteur, commit à ce moment une maladresse il ne devait pas dire la vérité s'il voulait attirer les Spartiates de chez eux en Asie, il la dit cependant, et déclara qu'il fallait trois mois pour faire la route Cléomène alors, sans lui permettre d'achever ce qu'il était disposé à dire sur le chemin à parcourir «Étranger de Milet, pars de Sparte avant le coucher du soleil, tu ne dis rien qui puisse sonner bien à l'oreille des Spartiates, si tu veux les emmener à trois mois de marche de la mer »

HERODOTE, *Histoires*, V 49-51

Vers l'an 500 avant J.-C., un ambassadeur des cités grecques d'Asie mineure engage ainsi une conversation avec le roi de Sparte. Les guerres médiques s'annoncent et les Ioniens implorent le secours des Grecs de la métropole. Parmi les bagages de l'ambassadeur, une carte géographique : il est vrai qu'il vient de Milet, berceau de la cartographie depuis le geste inaugural d'Anaximandre. La tablette de bronze porte sur sa surface les contours de la terre et de la mer : les lignes des fleuves qui sillonnent les continents. Il n'est pas fait mention de montagnes, de cités ou de peuples : c'est le commentaire d'Aristagoras qui les suscitera. Il s'agit, semble-t-il, d'une carte de «géographie physique», sans traces explicites de l'occupation humaine, une surface neutre, donc, qui se prête à toutes les structurations. Une pareille tablette, en effet, appelle nécessairement un discours explicatif. C'est lui qui va organiser cet espace. Le discours d'Aristagoras, qu'Hérodote rapporte d'après le souvenir qu'en ont conservé les Lacédémoniens eux-mêmes, est rigoureusement construit et vise la persuasion. La carte n'entre pas immédiatement en scène. Le discours de l'ambassadeur s'ouvre sur des considérations idéalistes (Sparte champion de l'hellénisme libre face à la servitude barbare) et glisse vers des arguments moins élevés : la guerre sera aussi une source d'enrichissement pour la cité. Aristagoras propose implicitement un modèle de guerre proche des razzias homériques, où le butin était un objectif essentiel. La carte est alors exhibée. Elle permet la visualisation de cette chaîne de peuples qui se succèdent de proche en proche, du rivage ionien au palais royal de Suse, où reposent des richesses fabuleuses.

Le discours de l'ambassadeur accompagne un regard. Il est déictique et trace un itinéraire sur la carte pour le roi Cléomène.

Ce discours est rythmé par les gestes d'Aristagoras qui pointe du doigt les lieux ainsi désignés. Le commentateur doit formuler et expliciter ce que la carte montre dans son évidence silencieuse : il apporte ainsi des noms propres et des indications d'ordre économique. Le *logos* identifie, localise, offre repérages et orientation.

La carte apparaît, dans cette scène, comme un dispositif mnémotechnique offrant un ordre préétabli. Le découpage de l'espace se prête à actualiser les noms de peuples, leurs caractéristiques. Le dessin permet ainsi à l'ambassadeur de retrouver instantanément la bonne séquence dans l'énumération de ces peuples.

Mais la carte se prête aussi à tous les projets de persuasion. Le même objet peut servir à démontrer des réalités parfaitement contradictoires. Dans un épisode antérieur des *Histoires*, Hérodote met en scène Hécatee de Milet, le second cartographe et l'auteur des *Généalogies*, qui harangue ses compatriotes de Milet pour les dissuader de s'engager dans une guerre qu'il juge périlleuse. Pour mieux convaincre, il se met à «faire le catalogue de tous les peuples que commandait Darius et de sa puissance²⁵». Malgré le silence d'Hérodote sur ce point, il est fort tentant de supposer qu'Hécatee récite sa liste en s'appuyant sur le support mnémotechnique de sa carte. Dans cette hypothèse, de Milet à Sparte, une carte peut changer radicalement de sens, être un argument pacifiste ou belliciste. Mais le discours d'Aristagoras a une efficacité plus subtile encore : il énumère tous les peuples d'Asie mineure selon un axe rectiligne qui relie le rivage ionien à la capitale, Suse. La facilité avec laquelle il passe d'un peuple à l'autre, la brièveté même de l'énumération, tout cela démontre au roi Cléomène que l'expédition s'effectuera sans heurts. En parcourant la carte, Aristagoras raconte donc la campagne militaire à venir et offre à la convoitise de son interlocuteur les fabuleuses richesses de l'Empire barbare. La carte est un récit, elle a un pouvoir de séduction et nourrit les rêves les plus fous. Aristagoras joue à merveille de son efficacité : Suse est conquise, Sparte se trouve au faîte du pouvoir et de la richesse. La frontière entre le réel et l'imaginaire, l'espace représenté et les réalités du terrain, s'estompe.

Cléomène ne se laisse pas séduire par la carte d'Aristagoras. En demandant un délai de réflexion, il semble vouloir échapper à la fascination de cet objet, à sa démonstration aussi simple qu'irréfutable : à regarder la carte, en effet, une expédition au cœur de l'Asie n'est-elle pas la plus simple des entreprises? Au terme de ce délai, le roi pose une seule question : combien de jours de marche?

25. Hérodote, V.36 (= *FGH*, 1, T.5).

L'ambassadeur répond : trois mois de route. Cléomène congédie l'étranger.

Certes, c'est un mauvais ambassadeur qui est ainsi sanctionné. Il n'a pas su convaincre et, malgré sa ruse, a commis une erreur d'appréciation, en disant la vérité là où il devait mentir. On est tenté, néanmoins, de s'interroger sur le rôle joué par la carte dans cette affaire. La question de Cléomène prouve qu'il n'a pas trouvé sur la carte l'information à ses yeux essentielle. Il n'a pu évaluer la distance approximative entre le début et le terme du trajet. Il n'est pas habitué à manipuler une carte, avec la visualisation de l'espace qu'elle implique, mais se représente l'étendue grâce au modèle des itinéraires routiers traditionnels, comme l'axe linéaire d'un parcours mesurable en jours de marche, plus que comme un assemblage de territoires sillonnés par des fleuves.

D'où vient le malentendu? Doit-on incriminer l'individu Cléomène ou la société dans laquelle il vit? Après sa tentative infructueuse, Aristagoras se rend à Athènes. Carte en main, il parvient à persuader le peuple athénien de venir au secours des Grecs d'Asie mineure. La démonstration de stratégie et les séductions de l'aventure implicitement présentes à la surface de la carte ont atteint leur objectif.

Pourquoi la carte persuade-t-elle les Athéniens et non les Spartiates? Dans l'esprit de l'ambassadeur, ce gadget qu'est la carte devait être l'argument décisif, arracher la conviction de Cléomène. Or, la carte suscite la défiance du roi spartiate. Il faut prendre cette réaction au sérieux. Une voie d'explication très suggestive a été définie par Jesper Svenbro²⁶. Les réactions anti-thétiques des Lacédémoniens et des Athéniens dénoteraient deux mentalités différentes. Les Spartiates seraient proches des sociétés primitives, analysées par Jean Piaget²⁷, où la pensée adulte ne dépasse pas le niveau des opérations concrètes et ne parvient pas à celui des opérations propositionnelles qui s'élaborent entre douze et quinze ans dans nos milieux. La société spartiate apparaît moins évoluée, avec ses traditions «tribales» que la société athénienne, démocratique et égalitaire. L'échec d'Aristagoras à Sparte s'expliquerait par «une incapacité socialement déterminée de maîtriser les opérations propositionnelles, *i.e.* les opérations consistant à tirer de deux ou plusieurs propositions, posées en tant que vraies

26. J. SVENBRO, *la Parole et le marbre. Aux origines de la poésie grecque*, Lund, 1976, p. 96-97.

27. J. PIAGET, *Problèmes de psychologie générale*, Paris, 1972, p. 160-161.

ou fausses, mais abstraction faite de leur contenu, des assemblages déterminés eux-mêmes en leur vérité et en leur fausseté²⁸».

Dans cette hypothèse, la lecture de la carte géographique revêt la dimension d'un phénomène social : cette opération abstraite présuppose que la société considérée ait atteint un certain degré de développement. La lecture de la carte proposée par Aristagoras qui trace, de proche en proche, l'itinéraire des armées spartiates, implique effectivement une démarche intellectuelle similaire aux opérations propositionnelles de Piaget. D'abord parce que le propre de la carte est de fonder sa validité sur des syllogismes. Étant établie la vérité de A, B, C, D, la somme de ces propositions peut être réputée juste (d'une série de points correctement déterminés, on déduit l'exactitude d'une surface, d'une ligne, etc.). Ensuite parce que la lecture de la carte obéit à une logique cumulative, à un assemblage d'éléments composant un tout (un continent, une région). Aristagoras construit l'image de l'Asie mineure et centrale, en se basant sur la carte et en guidant le regard de Cléomène, selon cette logique graduelle et métonymique.

Certes, il conviendrait de nuancer cette application d'un modèle contemporain à une situation vécue à la naissance du ve siècle av. J.-C. Nous savons que les sociétés dites primitives sont capables d'opérations mentales très complexes et qu'elles peuvent tracer des schémas cartographiques²⁹. Mais la scène reconstituée par Hérodote illustre bien la rencontre de deux mentalités, de deux cultures. Les intellectuels d'Asie mineure, tout fiers des cartes qu'ils furent les premiers à tracer, étaient convaincus que ces dessins pouvaient fonder de nouveaux modes de communication, instaurer une nouvelle manière de parler de l'espace, du pouvoir, de la guerre. Seuls les Athéniens, dans l'effervescence intellectuelle de leur jeune démocratie, surent s'adapter à cette innovation.

5. LA CARTE AU THÉÂTRE

Strepsiade	Au nom des dieux, qu'est-ce donc que tout ceci? Dis-moi
Le Disciple	C'est de l'astronomie, cela
Strepsiade	Et cela, qu'est-ce?
Le Disciple	De la géométrie
Strepsiade	Et à quoi cela sert-il?

28 J SVENBRO, *op cit*, p 97

29 Voir la dissertation de W DROEBER, *Kartographie bei der Naturvolkern*, Erlangen, 1903

Le Disciple À mesurer la terre
 Strepsiade Celle que l'on distribue par lots?
 Le Disciple Non, mais la terre entière
 Strepsiade C'est charmant ce que tu dis là
 L'idée est démocratique et utile
 Le Disciple Voilà devant toi le circuit de
 toute la terre Vois-tu? Ici, Athènes
 Strepsiade Que dis-tu? Je n'en crois rien, car
 je ne vois pas de juges en séance
 Le Disciple Dis-toi que cela représente bien
 le terroir attique
 Strepsiade Et où sont les Cicynniens, mes
 compagnons de dème?
 Le Disciple Là, ils y sont Et l'Eubée,
 comme tu vois, la voici, étendue à côté, toute
 en longueur, fort loin
 Strepsiade Je sais, nous l'avons assez étirée,
 nous et Périclès Mais Lacédémone, où est-
 elle?
 Le Disciple Où est-elle? La voilà
 Strepsiade Comme elle est près de nous!
 Songez bien à l'écarter de nous, fort loin
 Le Disciple Mais cela ne se peut
 Strepsiade Alors, par Zeus, il vous en cuira
 Ah ça! quel est-il donc, celui-là qui est juché
 dans cette corbeille suspendue?
 Le Disciple C'est lui!
 Strepsiade Qui, lui?
 Le Disciple Socrate

ARISTOPHANE, *les Nuées*, v 200-219

Strepsiade, un homme de la campagne, entre dans une école très à la mode, le «pensoir» de Socrate. Il est moins séduit par l'attrait du savoir que par une recette miracle qui lui permettrait de ne plus payer ses dettes. Avant d'envoyer son fils, Phidippide, étudier à sa place, notre homme visite les lieux et découvre un matériel jamais vu. Tel est le point de départ de cette comédie qu'Aristophane présente devant le peuple athénien, en 423 av. J.-C., lors de la fête des Grandes Dionysies.

Strepsiade est accueilli par un disciple de Socrate et le dialogue entre les deux personnages est rigoureusement construit. Le visiteur s'enquiert de la nature et de la fonction des objets qu'il voit dans les lieux. À sa première question, l'étudiant répond par le nom d'une science, l'astronomie. Les gens cultivés de l'époque, comme le médecin Éryximaque dans le *Banquet* de Platon³⁰, savaient que cette discipline traitait des mouvements des astres en même temps que des saisons de l'année. Les objets que désignait Strepsiade étaient sans doute des schémas, voire une sphère

céleste. La deuxième question introduit la géométrie et renvoie probablement à des règles, des compas, des équerres. La curiosité de Strepsiade est éveillée et il s'attarde sur la fonction de cet attirail. L'explication de l'étudiant ne fait qu'expliciter l'étymologie du nom «géo-métrie».

C'est à ce moment précis que, de son propre chef, le disciple présente une carte. Il donne à Strepsiade une leçon de géographie et lui montre le lieu d'où ils parlent, le lieu de la représentation théâtrale : Athènes. «Tu vois?», demande l'étudiant. «Que dis-tu?», répond le paysan. Athènes n'est pas visible sur la carte, elle est un toponyme prononcé par le maître de géographie. La lecture de cette carte ne repose pas sur un savoir partagé, sur la compétence commune de qui a déjà manipulé ce type d'objets, mais sur un rapport de persuasion. «Je n'en crois rien», rétorque Strepsiade qui voit manifestement la première carte de sa vie. Athènes, pour lui, n'est pas un point de la carte, mais un tribunal composé de citoyens, à l'image des spectateurs qui entourent la scène théâtrale³¹. La leçon se poursuit : de la cité, on passe à la région et le disciple, qui a encore réponse à tout, sait désigner cette subdivision territoriale de l'Attique qu'est un dème. De l'Attique on glisse vers le nord-est et l'île d'Eubée, dont les habitants, en 446, se révoltèrent contre l'hégémonie athénienne et furent matés par un contingent militaire mené par Périclès³². Cette référence à l'actualité de la guerre du Péloponnèse conduit Strepsiade à interroger son interlocuteur sur la localisation de Sparte qu'il jugera dangereusement proche d'Athènes.

Une lecture superficielle de ce dialogue pourrait n'en retenir que le ton plaisant et les effets comiques provoqués par l'ignorance de ce lourdaud de Strepsiade. Une histoire positiviste de la cartographie enregistrera la présence de ce «circuit de la terre» sur la scène comique d'Athènes et en déduira que cet objet était sans doute familier au public de l'époque. Mais on peut aussi prendre au sérieux la scène, évaluer les mots employés, les réactions psychologiques des personnages, le jeu de la communication et de l'incompréhension dans cette rencontre de l'intellectuel et de l'homme de la campagne, jeu qui constitue le sujet même des *Nuées*. Le dessein d'Aristophane est complexe³³: il veut montrer

31. Sur la passion des Athéniens pour les procès, voir Aristophane, *la Paix*, v. 505, *les Oiseaux*, v. 41, 109.

32. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, I. 114.

33. Sur le sens général de cette comédie, voir P. GREEN, «Strepsiades, Socrates and the Abuses of Intellectualism», *G.R.B.S.*, 20, 1979, p. 15-25; L. WOODBURY, «Strepsiades' understanding. Five notes on the *Clouds*», *Phoenix*, XXXIV, 1980, p. 108-127.

l'incapacité de l'«Athénien moyen» à saisir des abstractions, des généralisations ou des métaphores intellectuelles. Il veut aussi illustrer la responsabilité de certains intellectuels qui, par abus de rationalisme, peuvent s'isoler du reste de la population, créant un malentendu, sinon une hostilité latente. Il est certain que la «scène de la carte» dans les *Nuées* devait, en frappant les imaginations du public, illustrer parfaitement ce conflit de mentalités.

Arrêtons-nous un instant sur l'architecture de la scène. L'épiphanie de la carte est habilement préparée. Les objets qui la précèdent constituent comme une propédeutique à la science cartographique et illustrent en même temps les étapes de la fabrication de cet objet. De l'astronomie à la géométrie, de la localisation de la terre par rapport aux phénomènes célestes aux mesures et à l'arpentage, tel est le chemin suivi par le cartographe. La scène se referme sur l'apparition de Socrate, suspendu dans les airs. Cette position est celle de l'astronome comme du géographe qui, d'un regard synoptique et plongeant, voit la terre s'étaler sous ses yeux. L'ensemble de la comédie, d'ailleurs, impliquait la présence de cette carte dans le «pensoir» de Socrate. Le chœur des *Nuées* célèbre la vision aérienne de la terre, des fleuves et de la mer, spectacle offert à un œil «qui voit de loin», «télescopique», comme le dit l'adjectif grec³⁴.

Cette carte s'organise autour de la cité d'Athènes. De ce point, le regard s'élargit vers la péninsule de l'Attique et débouche sur une vision plus générale du monde grec. Seul celui-ci est ainsi réalisé avec ces points saillants que suggèrent l'actualité de la guerre du Péloponnèse et l'organisation territoriale d'Athènes. Un tel dialogue sur une scène théâtrale est certes une gageure. Même si les acteurs manipulent une carte ou un simulacre, les milliers de spectateurs, eux, ne partagent pas cette vision. Ils sont néanmoins les véritables destinataires de la leçon de géographie et la scène est chargée d'une certaine violence symbolique. Les Athéniens doivent admettre le fait que leur cité est dédoublée, qu'elle est cet espace où ils vivent, ce monde de paysages, de monuments et d'hommes, mais aussi un point de la carte, un point abstrait, sans matérialité, une projection purement intellectuelle. Strepziade ne croit pas l'étudiant. Pourquoi? Parce que dire «Athènes», ce n'est pas évoquer un lieu géographique correspondant à un point sur le «circuit de la terre», mais c'est évoquer une *polis*, une cité, avec ses institutions, un ensemble de règles régissant la vie de ses occupants. Dire «l'Attique», ce n'est pas renvoyer à une région

34. Aristophane, *les Nuées*, v. 275 s.

géographique, c'est désigner l'ancrage social et familial dans un dème auquel vous rattachent des liens sociaux, économiques, affectifs, sensibles dans la façon dont Strepsiade parle de ses compagnons de dème. La cité est l'ensemble de ses citoyens, elle n'est pas un lieu³⁵.

L'Athénien non spécialiste de cartographie comprend donc difficilement la logique d'une représentation non figurative, mais symbolique. Il ne lui est pas facile de penser simultanément le discours athénien de la citoyenneté et cette représentation abstraite, miniaturisée et synoptique de la terre où Athènes n'est qu'un point. La géographie n'a de sens que par sa traduction dans le langage politique. Lorsque l'étudiant évoque l'île d'Eubée dans les termes traditionnels de la description géographique, Strepsiade lui répond en évoquant le débarquement athénien.

La démonstration cartographique s'achève avec la localisation de Lacédémone. La question de Strepsiade qui s'enquiert de sa position est en elle-même très suggestive. Il est incapable de trouver sur la carte la place de cette cité. La rumeur populaire, les discours politiques, l'actualité même de la guerre du Péloponnèse, ces repères fixes que sont désormais Athènes, l'Attique, l'Eubée, rien de tout cela ne lui permet d'ébaucher un raisonnement géographique pour délimiter la zone du Péloponnèse où Lacédémone serait susceptible de se trouver. Mais désormais, Strepsiade est saisi par la fascination de la carte. Il ne doute plus, à présent, de son pouvoir; elle lui apparaît comme une réserve potentielle de lieux qu'il lui suffira de nommer pour qu'on les lui désigne aussitôt. En posant cette question, il met à l'épreuve la carte et son exégète. Lacédémone n'existe pas avant d'avoir été désignée sur le schéma. La question de Strepsiade dissimule donc un espoir et une inquiétude. L'espoir : que Lacédémone n'ait pas de lieu et qu'elle ne figure pas sur la carte. L'inquiétude : que l'ennemi se trouve trop près d'Athènes. C'est effectivement le cas. Il y a un décalage sensible entre la neutralité de la localisation, dans la bouche du disciple, et l'exclamation frémissante d'affectivité du citoyen athénien. Celui-ci suggère de modifier la représentation et d'éloigner Sparte. En agissant sur la carte, on agit sur l'espace réel. Dans cette conception magique de l'image, la carte est une réalité concrète, elle est l'espace même qu'elle représente.

35. Ce fait est relevé par P. GREEN, art. cit., p. 22. Le projet d'Aristophane serait de démontrer «*the disruptive impact of progressive ideas, advanced dialectic, upon social and familial stability intellectual Entwicklung as a lethal solvent of [] the inherited conglomerate*».

Strepsiade admet l'existence d'un rapport analogique et sympathique entre la carte et son référent. Au-delà de l'impact comique de cette idée, on peut deviner un type particulier de pensée, où la notion même de réel n'est pas stabilisée, où la géographie est un ensemble de rapports de force et de pouvoir, un dispositif volontariste avant d'être une organisation spatiale immuable. Le disciple rationaliste répond : «Mais c'est impossible.» Cet aveu d'impuissance pose explicitement devant les spectateurs athéniens la question de l'utilité de la carte pour la cité. Elle ne peut résoudre les problèmes du moment, elle n'a pas une valeur instrumentale dans l'histoire des Athéniens. L'étudiant tient le discours neutre, objectif et apolitique d'un intellectuel, sans montrer la finalité de la carte : celle-ci n'est qu'un jeu de société, un gadget parmi d'autres dans le pensoir de Socrate. Elle n'apprend rien à un citoyen, car sur les toponymes «Athènes», «Attique», «Eubée», Strepsiade peut aussitôt faire preuve d'un savoir politique. La science du cartographe l'exclut de la cité, l'isole dans ce monde artificiel d'intellectuels marginaux. Les connaissances de Strepsiade marquent son intégration dans une communauté civique. Telle est la morale de l'histoire.

6. CARTOGRAPHIE ET PROPAGANDE

Lorsque les ambassadeurs d'Égeste et de Léontini vinrent engager les Athéniens à faire une expédition en Sicile, Nicias s'y opposa, mais il ne put triompher de l'ambitieux projet d'Alcibiade, qui, dès avant la réunion de l'assemblée, avait déjà rempli la foule d'espérances et l'avait séduite par ses propos, à tel point que les jeunes gens dans les palestres et les hommes d'âge assis dans les boutiques et les exèdres, dessinaient sur le sol la forme de la Sicile et les contours de la mer qui la baigne, avec les ports et les sites de l'île qui regardent la Libye.

PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, 12,1

Nicias, sentant que la prise de Syracuse était une affaire difficile, cherchait à en détourner le peuple; mais Alcibiade, qui rêvait de Carthage et de la Libye, et qui, fort de ces conquêtes une fois réalisées, se jugeait dès lors capable de dominer l'Italie et le Péloponnèse, ne voyait guère dans la Sicile qu'une source d'approvisionnements pour la guerre. Les jeunes, tout de suite exaltés par ces espérances, étaient déjà gagnés à son avis, et ils écoutaient leurs aînés, qui leur racontaient force merveilles sur l'expédition, en sorte que beaucoup d'Athéniens,

assis dans les palestres et les hémicycles, dessinaient la forme de l'île et la position de la Libye et de Carthage.

PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, 17,3-4

Nous sommes à Athènes, en 415, huit ans après la représentation des *Nuées* d'Aristophane. Nous sommes aussi dans les *Vies Parallèles* de Plutarque de Chéronée, polygraphe de la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. Ces deux textes doivent être lus dans la perspective de cet écart chronologique entre le temps du récit et le temps de son écriture. Huit ans après l'apparition de la carte sur la scène comique, où elle s'avère être un objet ésotérique et inutile, voici les Athéniens qui se livrent à des exercices de cartographie spontanée, sur le sol de leur cité!

Quelle est la valeur historique de ce témoignage? L'épisode rapporté par Plutarque n'est attesté par aucune autre source. N'est-il pas dangereux de s'appuyer sur cette évidence pour conclure que «le passage du dessin en projection plane à la vision dans l'espace était un mouvement de l'esprit tout à fait naturel aux Athéniens de cette époque³⁶»? Les dons cartographiques des Athéniens du 5^e siècle ne sont-ils pas le fruit d'une imagination rétrospective?

L'épisode survient dans le cadre d'un débat politique entre Nicias et Alcibiade. Le premier est partisan de la prudence et de la modération, le second défend le projet d'une expédition militaire en Sicile. Plutarque nous donne deux versions très voisines de ce débat dans les *Vies* de l'un et l'autre des protagonistes. Les schémas tracés sur le sol, substitués de l'espace réel, cristallisent les rêves d'expansion territoriale. Alcibiade joue sur l'imagination de ses auditeurs. Ses discours mêlent habilement la réalité et la fiction et suggèrent la conquête possible de vastes régions, Carthage, la Libye, l'Italie, pour enfin s'emparer du Péloponnèse et écraser définitivement Sparte, l'ennemi du moment. L'expédition de Sicile n'est pas une fin en soi, elle est un préalable à des desseins plus ambitieux, elle ouvre la voie à des conquêtes nouvelles.

Ce rêve d'expansion s'incarne donc dans des dessins. Le tracé rudimentaire sur le sol donne un espace à ces abstractions, ces noms propres que sont Carthage, la Libye, la Sicile. L'enjeu des opérations est clairement porté devant les yeux de tous. Le regard des badauds athéniens est déjà prise de possession, maîtrise symbolique de cet espace méditerranéen. Il contrôle l'étendue

36. R. BALADIE, *le Péloponnèse de Strabon. Étude de géographie historique*, Paris, 1980, p. 344-345.

potentielle de l'«empire» athénien. Il devance la possession réelle, politique et militaire. Jeunes et adultes sont saisis par cette passion communicative. Tous les lieux de la socialité athénienne voient des attroupements se former autour de cartographes à l'ouvrage. Dans les espaces quotidiens où l'on se rencontre, les desseins grandioses d'Alcibiade sont à l'ordre du jour. On parle le langage des géographes, «forme, position, contour». Les propos d'Alcibiade sont fixés dans des dessins, reproductibles et visibles de tous. Parcourir des yeux la carte, c'est reconstituer le discours du stratège, c'est raconter la campagne à venir.

On ne peut s'empêcher de penser à Aristagoras de Milet, s'appuyant sur une carte pour engager Cléomène de Sparte dans la guerre contre les Perses. Les différences entre les deux épisodes sont particulièrement nettes. Dans le récit d'Hérodote, la scène est un dialogue entre deux personnages, elle est intime autant que dramatique. Un ambassadeur, tyran dans sa cité d'origine, s'adresse à un roi. Dans les récits de Plutarque, l'accent est mis sur la publicité propre à un régime démocratique. La décision revient implicitement aux citoyens athéniens. La passion populaire équivaut à un «vote de confiance» en faveur d'Alcibiade. De plus, les leçons de la carte sont désormais univoques. Cet objet n'est pas susceptible d'interprétations contradictoires et Nicias ne peut l'utiliser pour défendre sa thèse pacifiste. En condensant et en schématisant l'espace, le dessin miniaturisé n'oppose aucun obstacle à la logique de la progression et de la conquête.

Comme nous l'indiquions précédemment, cette aptitude des Athéniens à maîtriser une représentation abstraite et symbolique est sans doute le produit d'une illusion rétrospective. L'historien Thucydide, contemporain des événements, est beaucoup plus nuancé sur les talents géographiques de ses concitoyens³⁷: «La foule n'avait aucune notion de la grandeur de l'île (la Sicile) ni du nombre de ses habitants, Grecs et barbares.» La manière même dont Thucydide, au paragraphe suivant, évoque l'étendue de la Sicile prouve qu'il ne se réfère pas à une carte, mais à un périple, où les distances sont évaluées en jours de navigation, où l'espace se réduit à la linéarité sans profondeur d'un littoral.

La scène décrite par Plutarque relève donc de la fiction plus que de l'histoire. Elle s'inscrit dans une vision imaginaire de la démocratie athénienne, propice à l'épanouissement intellectuel de tous les individus, où les projets les plus ambitieux des hommes

37. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, VI. 1-2. Les projets méditerranéens d'Alcibiade sont évoqués en VI. 15 et VI. 90

politiques donnent lieu à des débats dans la rue et à l'ombre des portiques. Mais les leçons de l'histoire ont donné raison à Nicias. La carte n'était qu'un instrument pour manipuler et aveugler les masses. Alcibiade a conduit la cité à sa perte. Ses discours brillants n'étaient qu'illusions, comme les dessins sur la poussière.

7. LES LEÇONS DE LA CARTE

Comme il voyait Alcibiade aveuglé par la richesse et s'enorgueillissant de son surcroît d'opulence, Socrate le conduisit dans un certain lieu de la cité où se dressait une tablette portant le circuit de la terre et il ordonna à Alcibiade d'y rechercher l'Attique, et quand il l'eut trouvé, il lui ordonna de regarder attentivement les champs qui lui appartenaient Alcibiade de répondre «Mais ils ne sont nulle part dessinés!» — «Tu t'enorgueillis donc de ces champs qui ne constituent pas même une partie de la terre?»

ÉLIEN, *Histoires Variées*, III 28

Nous sommes toujours à Athènes, au ^{ve} siècle, et rencontrons à nouveau deux personnages apparus dans les textes précédents, Socrate et Alcibiade. Notre témoin, à présent, est Élien de Préneste, compilateur du ^{II^e} siècle de notre ère dont les *Histoires Variées* offrent à la curiosité des lecteurs une collection hétéroclite d'anecdotes et de «faits divers»³⁸.

Nous nous garderons bien d'affirmer l'historicité de cet épisode. Le récit se présente sur un modèle traditionnel et stéréotypé. La leçon de morale est trop édifiante pour ne pas s'inscrire dans la tradition des écoles et des diatribes des philosophes. La richesse d'Alcibiade était proverbiale, comme les excentricités diverses de ce jeune aristocrate turbulent³⁹. Il est certain en outre qu'il a suivi l'enseignement de Socrate. Le dialogue rapporté par Élien, de ce point de vue, est vraisemblable, même si le personnage de Socrate est plus proche du moraliste des *Mémorables* de Xénophon que du philosophe des dialogues de Platon. Nous ne nous prononcerons pas sur la présence d'une carte, exposée «dans un certain lieu de la cité». Cette cité ne peut être qu'Athènes. La carte est exposée comme une stèle gravée portant un décret, elle est offerte, dans la même publicité, aux regards de tous.

38 B P REARDON, *Courants littéraires grecs des I^{er} et III^e siècles après J -C*, Paris, 1971, p 226

39 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade* et J HATZFELD, *Alcibiade sur l'histoire d'Athènes à la fin du V^e siècle*, Paris, 1940

Plus que pour son historicité, l'anecdote d'Élien doit être lue pour sa logique propre. La carte voit son efficacité mise au service d'une leçon de morale. Elle n'est plus utilisée dans de grands desseins politiques ou stratégiques, mais simplement pour tempérer les prétentions d'un jeune propriétaire terrien. Tout commence, comme dans les *Nuées* d'Aristophane, par une leçon de géographie. Alcibiade doit rechercher la localisation de l'Attique sur la carte. La demande de Socrate suppose que le jeune homme soit déjà familiarisé avec ce type de documents, qu'il ne doute pas de son pouvoir représentatif et qu'il admette qu'entre l'espace réel et sa figuration, il existe un rapport analogique. Alcibiade n'est pas Strepsiade. La recherche de l'emplacement de l'Attique lui demande quelques instants. Faute de connaître la configuration de cette carte, nous en sommes réduits aux hypothèses : si le dessin était accompagné d'une « légende », il fallait chercher le nom « Attique », le lire et l'associer à l'espace qu'il désignait. S'il n'y avait pas d'inscription, il fallait faire appel à la mémoire visuelle et la recherche procédait alors par déductions : de la structure globale de la carte, on inférait la position de la Grèce, puis celle de l'Attique par rapport à l'ensemble de la Grèce. Ce processus de recherche et de localisation part du plus schématique et du plus abstrait (la figure générale du monde, les confins), relevant d'un savoir préalable et non vérifiable, transmis par la culture collective et validé par un consensus social, et aboutit au plus concret, ce qui peut s'inscrire dans une expérience familière : reconnaître l'Attique, en effet, c'est reconnaître une forme, un cap, un environnement topographique ponctué de lieux familiers, un espace balisé par les découpages administratifs. Contrairement à la scène des *Nuées*, la leçon ne s'ouvre pas sur un point de la carte (Athènes), mais sur une région.

Après avoir trouvé l'Attique, Alcibiade doit localiser ses propriétés foncières. Connaissant la région où elles se situent, l'opération ne doit pas poser de problèmes. Il cherche, mais ne trouve pas. Alcibiade se trouve confronté à une absurdité, à l'inconcevable : ses champs n'ont pas de lieu sur la carte. À sa surprise naïve, à son exclamation pleine de déconvenue, Socrate répond ironiquement : ton orgueil se fonde sur du néant. La carte a démontré la vanité de cette fierté de propriétaire. Cette conclusion sans répliques témoigne, s'il en était encore besoin, de l'habileté dialectique de Socrate et de sa ruse proverbiale. Pour nous, lecteurs du XX^e siècle, le silence désemparé d'Alcibiade est surprenant et le piège tendu à Alcibiade bien facile à désamorcer. Comme dans les *Nuées* d'Aristophane, on reconnaît à la carte une

efficacité magique. Il est implicitement admis par les deux interlocuteurs que le dessin est l'espace réel. Ne pas figurer sur la carte implique l'inexistence du lieu. Alcibiade parle du dessin, mais Socrate répond en parlant de la terre.

Alcibiade est pris au piège, la carte lui renvoie un vide, une absence. Le philosophe manipule cette carte comme le faisaient peut-être les moralistes cyniques. Ces derniers, en effet, exploitaient le modèle cosmologique de la terre comme un point dans l'univers pour réduire à néant les vanités humaines, toutes les valeurs qui nous motivent (l'argent, le pouvoir, la gloire). Dans les fictions les plus élaborées, comme certains dialogues de Lucien, le moraliste se transforme en astronaute et regarde la terre de haut. Son regard est la transformation imaginaire du regard du cartographe. Du haut du ciel, les champs d'Alcibiade seraient pareillement invisibles⁴⁰.

Le plus important, à nos yeux, réside dans l'impuissance d'Alcibiade à désamorcer le piège. Ne lui suffisait-il pas, en effet, d'alléguer le principe même de la représentation cartographique, le rapport analogique et miniaturisé qu'elle implique à l'espace réel, le choix d'une échelle de représentation? Alcibiade pouvait répondre à Socrate : un «circuit de la terre», à petite échelle, ne peut évidemment pas comprendre mes propriétés en Attique, mais considérons une carte régionale ou un cadastre et tu verras l'étendue de mes domaines!

8. LES ATLAS DE PLUTARQUE

Dans leurs géographies, Sossius Sénécion, les auteurs historiques relèguent les régions qui échappent à leur connaissance aux confins de leurs cartes et inscrivent à côté de certains d'entre eux «au-delà, sables arides et infestés de bêtes fauves» ou bien «sombre borbier» ou «glace de Scythie» ou «mer gelée»

PLUTARQUE, *Vie de Thésée*, 1

Les *Vies Parallèles* de Plutarque s'ouvrent sur cette référence à la cartographie. La carte est devenue un paradigme épistémologique pour l'enquête de l'historien, avec les zones du savoir établi et les contrées du mythe. Mais en cette fin du 1^{er} siècle de notre ère, le plus frappant réside sans doute dans la nature des documents regardés par Plutarque. Alors que, depuis Ératosthène, il

40 Sur le contexte général de cette topique, voir C. JACOB, «Dédale géographe. Regard et voyage aérien en Grèce», *Lalies*, III, 1984, p. 147-164 (Paris, Presses de l'École normale supérieure)

existe une cartographie scientifique, où le dessin est fortement géométrisé, où même les confins de la terre sont délimités par un tracé net, voilà des cartes désuètes, qui semblent perpétuer celles d'Anaximandre et d'Hécatee de Milet, où l'oekoumène n'a pas de contour précis... La tradition de la cartographie alexandrine avait permis la diffusion de schémas abstraits, quadrillés par les axes des méridiens et des parallèles, et voilà des objets hybrides, où l'écriture descriptive interfère avec le dessin, des documents à lire autant qu'à voir. Le dessin et le texte se complètent, le légendaire se glisse là où le savoir s'arrête, le merveilleux et le fantastique des paysages extrêmes remplacent les positions nettement calculées et les tracés assurés.

Quelles étranges cartes, en vérité! Leur présence dans des livres de *géographie* les situerait dans la tradition d'Ératosthène, qui semble avoir établi le nom de la discipline. Mais par leur contenu, ces dessins illustrent la conception du monde d'Hérodote. Cet auteur ressurgit en effet sur cette carte qui aurait dû le réduire au silence et à l'oubli. La carte offre la terre au regard, matérialise les formes et l'assemblage des régions. Mais les annotations marginales viennent combler les blancs du dessin, les bords extrêmes du tableau, ce cadre où règne l'irreprésentable. À côté de la carte, donc, des espaces autres, qui ne relèvent pas de la nomenclature géographique, non mesurables, non délimitables, mais définis par leur qualité propre, leur matérialité naturelle et élémentaire. Les contours de la carte ne sont pas une ligne, mais une frange indéfinie et inhabitée. L'espace de la carte est homologue à l'espace de la terre : il a ses marges, lui aussi, où l'on écrit. Les quelques mots qui les remplissent brisent l'illusion figurative du dessin ou, plutôt, font appel à un certain type d'imagination. Si les régions centrales de la carte appellent un regard aérien et synoptique, percevant les structures de l'oekoumène (formes, contiguités, proportions), les confins, non dessinés, mais écrits, invitent le lecteur à imaginer des paysages emblématiques, chargés d'altérité.

9. CARTES LITTÉRAIRES

Au terme de ces lectures, il faut nous arracher, nous aussi, à la fascination de la carte. Les cartes d'Aristagoras, de Strepsiade, d'Alcibiade et de Plutarque ont-elles vraiment existé? Ne sommes-nous pas pris au piège des textes qui leur donnent vie et réalité, nous les montrent presque? Notre projet initial, celui d'une observation expérimentale, presque clinique, du regard grec sur les cartes de la terre, n'était-il pas le fruit d'une illusion naïve? Sans doute. Mais ces textes existent et, d'Hérodote à Élien, ils

maintiennent la présence de ces dessins dans la culture grecque, hors des ateliers des cartographes, des bibliothèques et du Musée d'Alexandrie. Expérience quotidienne de la carte, vécue ou imaginée, dans la cité, dans les négociations diplomatiques, dans les conversations de tous les jours, au théâtre. Nos sources sont précieuses, car elles tiennent un langage différent de celui des techniciens, des professionnels de la cartographie, qui en maîtrisent tous les secrets. Ces auteurs cultivés, mais sans compétence particulière, montrent l'ambiguïté foncière de la carte, les séductions qu'elle recèle, le prestige qu'elle confère à qui sait la manier ou à qui peut en rire, mais aussi le mutisme qui est parfois le sien, son opacité ésotérique. Cet objet révèle parfois sa vacuité, son inutilité, comme lorsqu'il tente de persuader le roi Cléomène ou d'émerveiller un citoyen athénien. Inversement, il apparaît, en d'autres occasions, comme un dispositif fantastique, permettant de conquérir un empire avant le départ des troupes, de manipuler un interlocuteur par une rhétorique sans répliques. Cléomène, le peuple Athénien, Alcibiade, autant de victimes de la carte qui nous apprennent que ce document repose sur l'illusion, sur le simulacre, sur le trompe-l'œil. En dehors des ateliers des spécialistes, blasés et trop sérieux pour rêver, ou rêveurs malgré eux, la carte trompe, amuse, laisse sceptique, invite au discours ou contraint au mutisme : elle retient et intrigue toujours le regard des Grecs, comme s'ils ne se lassaient jamais de jouer avec elle.